

## De la Tolérance et de la Persécution

Le schisme est une maladie dans le corps politique qui ne peut estre extirpée que par une amputation totale des membres qui en sont infectés, et par une cruauté stable, soutenue avec zèle, sans pitié ou sans remord. Toutes les petites sévérités, quelque salutaires qu'elles puissent estre, sont des médecines d'empiriques, qui seulement font souffrir les patients sans oter les mal. C'est un cas où les remèdes ne sont efficaces qu'en tuant; et persécuter à demy, c'est jeter de l'eau sur du charbon allumé, dont une petite quantité augmentera la flamme, tandis qu'une sceau tout plein l'auroit éteinte entièrement.

Dans la dernière partie du précédent chapitre, j'ay indiqué une méthode par laquelle le schisme peut subsister, et cependant les maux qu'on en appréhende généralement, estre prévenus, moyennant la prudence des laïques. Si nous considérons combien aisément elle peut estre mise en pratique, sans aucun détrimment pour la tranquillité publique, et si nous comparons la maxime paisible qu'elle contient avec l'excès de barbarie absolument nécessaire pour guérir le schisme, la persécution doit nous paroître un remède infiniment pire que la maladie. Et plus un homme connoit le monde, soit par la lecture soit par l'expérience, plus il sera convaincu que non seulement la religion révélée aussi bien que la religion naturelle, mais aussi l'humanité, la raison, l'intérêt de tous les hommes, leur paix et leur félicité, et enfin presque tout dans la nature, plaident pour la tolération, excepté le clergé national dans chaque país.

[71 v°] Ceux qui prennent le plus à cœur l'intérêt temporel de l'Eglise sont communément les plus grands persécuteurs. C'est l'opinion de Léo Allatius, le plus grand champion de l'autorité papale et que j'ay déjà cité<sup>A</sup> dans le chap.e 6e, *Que les hérétiques doivent estre proscrits, exterminés, et punis; et s'ils sont obstinés, estre brulés et mis à mort*<sup>B</sup>. Ce n'est pas là seulement une leçon de l'Inquisition, et qui ne soit enseignée nulle part qu'en Italie, en Espagne, et en Portugal; l'Eglise Gallicanne, qui en use plus librement avec les Papes, a presché la mesme doctrine avec non moins de violence contre les Huguenots. Voyons ce que Quintin, un fameux professeur de droit canon à Paris, dit dans une harangue qu'il fit au nom du clergé, durant l'assemblée des Etats à Orléans, en Décembre 1560, le Roy et la Reine étant présents.

Ayant demandé<sup>C</sup>, *Que tous les habitans du Royaume fussent obligés d'estre catholiques; Que les non-chrestiens, c'est-à-dire les hérétiques, ne fussent point admis en la conversation et congrégation des sujets chrétiens, et que désormais tout commerce de marchandise quelconque (livres ou autre) fût interdit, nié et deffendu à tous les hérétiques; il ajouta ces terribles paroles: Donc est nostre requeste juste, raisonnable, sainte, et catholique, accompagnée de l'expres commandement de Dieu, qui vous enjoint, Sire, de la nous entériner et accorder, répétant en divers lieux et par diverses fois sondit commandement. Il parle des idolâtres et Gentils aliénés de la loy; les hérétiques entre les chrétiens sont estimés, prins, et réputés pour tels. Les mots de lade loy s'ensuivent; Gardes-toy bien de jamais faire amitié, d'estre confédéré, de contracter mariage avec eux; gardes-toy qu'ils n'habitent en la terre, n'ayes aucune compassion d'eux; bats-les, frappes-les jusqu'à internécion (qui est la mort). Et s'ensuit la raison du commandement, afin que d'aventure ils ne te fassent pécher contre moy, si tu crois leurs opinions, qui te sera une offense et scandale dont s'ensuivra ma fureur contre toy, et bientost après je t'effaceray du tout. Sire, [72 r°] et vous Madame,*

*pour le salut de vos ames, pour la manutention de vostre sceptre, gardez-vous bien de ces horribles et formidables menaces. Voilà Sire, ce que en toute simplicité, obédience, humilité, submission, et correction, vostre clergé de France propose et remontre à vostre Majesté, touchant l'honneur et service de Dieu en vostre Royaume, et pour l'abolition et extirpation de ce qui luy est contraire, sçavoir des sectes et des hérésies.*

Il est clair que les plus humbles et les plus dévots du clergé, par ce mémoire auquel il dit qu'ils attendoient réponse, proposoient l'effusion du sang comme une chose nécessaire, puisqu'ils rappeloient au Roy l'ordre et les menaces de Moÿse; et avant ce que je viens de citer, Quintin avoit déjà dit, *Que Sa Majesté, forte et armée de fer, doit résister aux hérétiques; qu'à cette fin, non autre, Dieu luy avoit mis le glaive en main pour deffendre les bons et punir les mauvais; et que nul ne peut nier que l'hérétique ne soit mauvais capitalement; ergo punissable capitalement; et sujet au glaive du magistrat.*

Ainsi s'expriment librement les gens d'Eglise, avant que le pouvoir séculier soit déterminé à sévir; mais quand les princes deviennent des tyrans et se mettent à poursuivre sérieusement, le clergé ne se soucie plus de paroître. L'Eglise Gallicane haranguant le Roy Louis 14<sup>e</sup> en 1685, quelques mois après la révocation de l'Edit de Nantes, déclara, *Qu'elle ne demandoit point à Sa Majesté l'usage de sa puissance pour l'extirpation des hérétiques.* Les Huguenots se plainquirent de cette dissimulation, comme on peut voir par les paroles de Mr Claude. *Tant que l'on n'a été, dit il<sup>D</sup>, que dans les acheminements, les véritables auteurs de la persécution ne se sont point cachés; mais autant qu'ils ont pû ils ont fait cacher le Roy.... Quand ils sont venus aux dernières extrémités et à la force ouverte, alors ils se sont cachés autant qu'ils ont pû, et ils ont fait paroître le Roy dans toute son étendue. On n'a rien entendu que ces sortes de discours: Le Roy le veut, le Roy en a fait son affaire; le Roy va plus loin que le clergé ne souhaitteroit. Par ces deux moyens, ils ont eu l'adresse de ne s'attribuer de cette persécution que la partie la moins forte et la moins violente, et de charger de la [72 v°] plus éclatante et de la plus odieuse la personne de Sa Majesté*

Ces choses peuvent passer dans un clergé Catholique Romain: une Eglise qui prétend estre infaillible et supérieure à tous les titres et gouvernements du monde, et qui est en possession actuelle de grands biens et de revenus suffisants pour se faire craindre des laïques, peut avoir quelque prétexte pour la persécution; mais une Eglise Protestante, qui non seulement a avoué qu'elle peut errer et que la magistrat est au-dessus d'elle, mais qui s'est laissée dépouiller de ses trésors, on ne croiroit pas qu'elle eût des prétextes pour justifier ny des moyens pour embrasser la persécution. Cependant, il n'y a point eu d'Eglise nationale parmy les protestants, qui ne l'ait poussée aussi loin qu'elle l'a pû, quand le pouvoir séculier l'a souffert; et un simple prestre qu'on laisse devenir l'idole de la populace, peut se rendre aussi formidable à l'Etat qu'un Pape.

A Genève, par la seule autorité de Calvin, plusieurs personnes furent proscrites; et outre Servet, que tout le monde sçait avoir été brûlé pour hérésie, Alciat<sup>E</sup>, Blandrata<sup>F</sup>, Gribaud<sup>G</sup>, et quelques autres auroient eu le mesme destin, s'ils n'avoient pris le party de la fuite; et mesme après la mort de ce grand réformateur, Jean Valentin Gentilis<sup>H</sup>, qui s'étoit enfui comme les autres et s'étoit retiré en Moravie, et qui se voyant délivré de son plus redoutable adversaire, hazarda de revenir en Suisse, y fut arrêté par les Calvinistes, et condamné à perdre la teste<sup>I</sup>, pour avoir combattu le mystère de la Trinité dans le territoire de Berne. Il se gloriffia en mourant de souffrir pour l'honneur de Dieu le Père.

Castalion<sup>l</sup>, qui pareillement avoit été forcé de quitter Genève pour cause d'hétérodoxie, publia un livre peu après la mort de Servet, dans lequel il blamoit cette action, et parloit pour la tolérance<sup>k</sup>, se déguisant sous le nom de Martinus Bellius. Bèze écrivit contre, soutenant<sup>l</sup> qu'il falloit que les hérétiques fussent punis par le magistrat. De sorte que si nous en jugeons par l'exemple de Calvin, ou par les préceptes de Bèze son collègue et grand partisan, la persécution semble estre un dogme manifeste du Calvinisme. Quelque piété, éloquence, et érudition que ces puissants piliers de l'Eglise réformée pussent avoir, ils n'étoient pas toujours gouvernés par l'esprit du christianisme, leur zèle étoit souvent supérieur à leur charité, et dans les plus importantes de leurs actions, ils étoient dominés [73 r°] par des passions purement humaines.

Si l'on objectoit, que c'étoit leur tempérament, qui les rendoit plus enclins à la colère et à la persécution que bien d'autres; Que parmy les Calvinistes il y avoit des chrétiens doux et compatissants; et que par conséquent, l'accusation ne doit point estre aussi générale que je la fais, je répondrois que le pouvoir et l'autorité sont de dangereux instruments dans les mains des gens d'Eglise; Que toutes les fois qu'on leur a fortement résisté, ils ne se sont jamais abstenus d'en faire usage, et que quelque juste, quelque humain et compatissant qu'ait pu estre leur caractère naturel, tous les ecclésiastiques en pouvoir sont devenus persécuteurs, aussitost qu'ils ont été véritablement irrités. St Augustin avoit un esprit incomparable, et une imagination heureuse et féconde<sup>m</sup>; il avoit toujours conservé des sentiments de douceur et de charité concernant la conduite qu'on devoit tenir avec des hérétiques; mais les contestations qu'il eut avec les Donatistes, l'échauffèrent si fort, qu'il embrassa l'opinion toute contraire, et soutint vigoureusement qu'il falloit persécuter & punir les hérétiques.

La grande raison alléguée principalement pour la persécution des hérétiques, est que Dieu est offensé par eux, et qu'il punira toute une nation pour les avoir laissé vivre chez elle. Les preuves pour justifier ces appréhensions, sont toujours empruntées de l'Ancien Testament, par une bonne raison: c'est parce qu'il ne s'en trouve point dans le Nouveau. Mais combien sont fantasques et pervers les jugements des hommes dans une affaire qui semble exiger la dernière impartialité!

Dans quelques païs Protestants, on bannira des gens et on confisquera leurs biens, ou on les emprisonnera et punira encore plus sévèrement, parce qu'ils refusent de croire tous les commentaires que certains théologiens ont fait de l'Evangile, et ne veulent pas acquiescer à des symboles que l'invention humaine en a tirés; bien que d'ailleurs ils croient en Christ et en ses apostres, et soient persuadés que le Nouveau Testament et tout ce qu'il contient, est la parole de Dieu. Tandis que la mesme nation souffre que d'autres gens battissent des synagogues magnifiques où il leur plait, lesquels non seulement rejettent, mais méprisent et baffoient l'Evangile et le christianisme autant que les payens; et permet un culte aussi publique et aussi tranquille que celui dont jouit l'Eglise, à ces mesmes gens, dont la [73 v°] religion n'existeroit pas aujourd'huy, s'ils ne croyoient aussi fermement que Jésus-Christ a été un imposteur, que nous le croyons de Mahomet.

Si dans cette prétendue appréhension, que Dieu punira la tolérance de l'hérésie et de l'infidélité, il y avoit quelque sincérité, les chrétiens, et plus particulièrement les Protestants, ne devroient ils pas faire une différence entre ceux qui diffèrent d'eux dans les points fondamentaux de la religion, et les autres qui professent la mesme foy en tout point, et ne diffèrent d'eux que dans ce qui regarde le gouvernement de

l'Eglise et les cérémonies extérieures? Et un clergé national pourroit il voir des princes chrétiens conférer des honneurs, et conséquemment des marques publiques d'estime, à des Juifs, sans la moindre plainte; et en mesme temps les presser avec une voix de tonnerre, de dégrader les presbytériens? Mais c'est que les Juifs ne sçauroient donner atteinte à l'intérêt temporel du clergé national, et que les schismatiques le peuvent. Icy est le danger, de ce costé doit venir le mal qu'il craint.

Nous nous félicitons souvent de nostre zèle contre le Papisme, et de ce que nulle Eglise Protestante n'a produit de plus capables théologiens pour les combattre, et réfuter ses champions, que celle d'Angleterre. Cela est vray, et aucuns Protestants n'en avoient plus besoin que nous; car la cour de Rome s'est donné plus de peines pour regagner ce Royaume, qu'elle n'en a fait pour tout autre païs Protestant. Mais quand le danger est passé, et que le Papisme semble n'avoir plus de ressource, nostre clergé s'exerce avec la mesme chaleur contre tout adversaire qui ose s'écarter tant soit peu de ses sentiments, troubler sa tranquillité, et réveiller sa colère en niant son autorité. Plusieurs de ces messieurs n'ont pas fait difficulté de déclarer publiquement qu'il avoient plus d'aversion pour le Presbytérianisme que pour le Papisme; et mesme ont tourné la proximité des opinions au désavantage de leurs antagonistes, en disant, que moins il y avoit de différence entre eux, plus il y avoit d'obstination aux Non-conformistes de refuser la conformité.

Les Eglises nationales n'aiment et ne haïssent que suivant qu'il convient à leur [74 r<sup>o</sup>] intérêt; et comme tout vice contre le quel on presche particulièrement est point par le prédicateur comme le plus détestable, ainsi chaque adversaire d'une Eglise nationale devient à son tour le plus noir, quand le clergé a envie de décharger plus directement sa colère contre luy. Le meurtre et l'adultère sont des crimes odieux; mais quoy d'aussi affreux que le schisme?— Mais supposant qu'il soit un péché si damnable, comme on nous le dit avec tant de chaleur et de violence, ce péché ne peut tomber que sur ceux qui en fournissent l'occasion.

Si un homme, emporté par des veües d'ambition, par un désir de vengeance, ou par quelque'autre passion qu'il veut satisfaire, se sépare de la communion dont il est, pour une bagatelle, infuse ses notions à d'autres, et tachant de faire des prosélytes de son opinion par toutes sortes de ruses imaginables, débauche un grand nombre de personnes de l'Eglise nationale et établie, son crime est impardonnable, et il est un séducteur punissable. Nous voulons bien supposer mesme que ceux qu'il a gagnés et qui s'égarent avec luy, sont enveloppés dans une partie de sa faute; mais elle ne rejaillit point, comme le péché d'Adam, sur leur postérité jusqu'à la fin du monde.

Quand un schisme a subsisté pendant plusieurs générations, qu'il a été examiné, approfondi; et que le pouvoir souverain, ayant trouvé qu'il ne fait ny déshonneur à Dieu, ny tort à la société, juge à propos de le tolérer d'une manière authentique, il devient alors un culte légitime, qu'il est criminel de troubler. Rien n'est plus sacré pour les hommes que leur religion; et un père consciencieux, de quelque secte qu'il soit, prendra toujours soin que ses enfants dès leur enfance soient imbus de la doctrine que luy mesme il préfère à toutes les autres; et ne souffrira jamais qu'il suive d'autre culte que celui qui dans son opinion est le plus agréable à Dieu. Les hommes ne veulent point que les enfants désobéissent à leurs pères, ou un pupile à son gouverneur, et qu'avant qu'ils soient capables de juger par eux mesmes, ils écoutent plustost un étranger que ceux qui sont chargés de leur éducation.

Quand les gens sont arrivés à l'âge de discrétion, ils commencent à appercevoir [74 v°] qu'ils ont été élevés dans une erreur, il n'y a pas de doute qu'ils ne la doivent quitter; et si, lorsqu'ils en sont convaincus, ils y persistent, ils commettent un péché; mais comment serons nous seurs qu'ils sont convaincus de leur erreur, et comment connoitrons nous qu'ils ne sont pas réellement de bonne foy dans leurs scrupules? une Eglise nationale accorde rarement de la la sincérité aux schismatiques, nulles preuves ne peuvent l'en convaincre. Quand ils en ont fait serment, les orthodoxes leur ont dit qu'ils se parjuroient; et quand bien mesme ils scelleroient leur témoignage de leur sang, et mourroient pour leur foy, ils doivent s'attendre qu'on riroit de leurs souffrances; car un schismatique ne peut estre martyr<sup>N</sup>. Grand nombre des Marcionites et d'autres hérétiques<sup>O</sup>, qui furent persécutés par les orthodoxes de la primitive Eglise, souffrirent la mort pour leur opinions avec la plus grande constance; mais ils n'ont jamais été nommés martyrs que par leur propres sectes.

La couronne du martyr ne sçauroit estre obtenue que par les orthodoxes. Tous les martyrologes des Protestants sont méprisés et brocardés par l'Eglise de Rome; et la multitude infinie de personnes qu'elle a massacrés à cause de la religion réformée, en Angleterre, en France et dans d'autres parties de l'Europe, ne sont dans son langage, que des hérétiques obstinés qui ont été punis pour leur impiété. Les Protestants dès qu'il a été en leur pouvoir ont imité l'Eglise de Rome; et les Luthériens en Saxe, les Calvinistes en Hollande ont traité les Anabaptistes de la mesme manière. Ces schismatiques, au commencement du seizième siècle publièrent deux livres de leurs martyrs, dans lesquels ils se plaignent autant de la tyrannie des Luthériens et des Calvinistes que ceux cy se sont plaints des Papistes; mais on leur fit la mesme réponse qui avoit été faite il y a plusieurs centaines d'années à tous les hérétiques, qui est la sentence de St Cyprien, *Que<sup>P</sup> ce n'est pas la punition, mais la cause qui fait le martyr*. Et quelle Eglise nationale admettra jamais que la cause des schismatiques en soit une bonne?

Les hommes en général sont si obstinément attachés à leur propre opinion, et si fort entestés de la doctrine qu'ils ont suçée dès leur berceau, qu'ils ne sçauroient [75 r°] croire sincère quelqu'un qui venant à la connoître, refuse de l'embrasser. Cela est ainsi dans toutes les religions, sans en excepter la Mahométane, et les plus absurdes du paganisme.

Comme il n'y a rien en quoy les esprits humains puissent différer davantage, que dans ce qui concerne les matières de religion, aussi n'y a t'il point d'opinion si monstrueusement méprisable, à la quelle quelqu'un ne puisse adhérer avec zèle et sincérité; tandis que d'autres avec la mesme sincérité peuvent avoir des sentiments non parfaitement conformes à aucune opinion connue. Vers le milieu du dernier siècle, pendant que les Trinitaires s'accusoient les uns les autres de croire le Trithéisme, et que l'unité de Dieu étoit vigoureusement soutenüe parmy les Protestants, le chevalier Borri<sup>Q</sup> répandit chez les Catholiques Romains une nouvelle idée, sçavoir, Que la Vierge Marie étoit une Déesse réelle et une quatrième personne dans la Divinité. L'Empereur Alexandre avoit dans son palais un oratoire<sup>R</sup> où il alloit de bonne heure tous les matins pour s'acquitter de quelques cérémonies religieuses en l'honneur des patrons dont il avoit fait choix. Il y avoit placé avec les portraits de ses ancestres, ceux des bons princes qui avoient été déiffiés, et d'autres saints hommes, parmy les quels étoient Apollonius de Tyanne, Jésus Christ, Abraham, Orphée, et autres Dieux pareils, dit mon auteur. Rien ne peut estre plus inexplicable que le mélange du culte de cet Empereur,

ou que la notion qu'il doit avoir de la Divinité; cependant Lampride, qui écrivit sa vie et nous apprend cecy, parle de luy comme d'un prince vertueux, sincère, et dévot.

Le fameux S Hugo Grotius, pendant plusieurs années avant sa mort, ne fut d'aucune communion<sup>T</sup>, pour raison de quoy quelques gens eurent fort mauvaise opinion de luy, et l'appelèrent athée. Mais un sçavant apologiste<sup>U</sup> de ce grand homme a démontré combien il étoit injuste aussi bien que contre la charité, d'imaginer qu'un homme n'a point de religion, parce qu'il n'épouse aucune des factions qui condamnent le genre humain, et dont chacune prétend estre la seule Eglise de Christ. Il se peut que par crainte et superstition, des hommes s'engagent dans des dévotions incompatibles ensemble, et que des esprits clairvoyants apperçoivent des difficultés que les autres ne sçauroient voir; toutefois qu'ils [75 v°] agissent les uns et les autres avec sincérité.

Une des plus grandes raisons pourquoy les schismatiques et les Non-conformistes sont traités d'hypocrites par les orthodoxes, c'est parce que généralement parlant ils mènent une vie plus réglée, ou du moins sont plus circonspects dans leurs discours et dans leur conduite. Ceux qui veulent porter la réforme plus loin que les autres, doivent l'afficher en quelque chose; cela fait enrager les orthodoxes, parce qu'ils sont obligés par là d'estre plus sur leurs gardes, ou bien ils courent risque qu'on ne pense d'eux plus de mal que de ceux qu'ils condamnent. C'est pourquoy pour éviter la mauvaise opinion du monde, et en mesme temps la peine qu'ils trouvent de s'amender, ils appellent leurs adversaires des hypocrites, dans l'espérance qu'en déprisant la rigidité des mœurs de ces adversaires, ils cacheront la turpitude des leurs.

A quelque dessein que la vertu et la piété puissent estre contrefaites par quelques rusés trompeurs, plusieurs de leurs sectateurs, attirés par les apparences extérieures, peuvent toutefois travailler sérieusement à se réformer eux mesmes; et de cette façon une grande multitude peut prendre un nouveau ply et se trouver réformée par art et assiduité. L'armée du prince de Condé en France avoit plus de gens dévots, et étoit infiniment moins corrompue dans ses mœurs que les Ligueurs; et les testes rondes d'Olivier Cromwell étoient beaucoup moins débauchées que les cavaliers du Roy. Ces réformes peuvent durer pendant un temps; mais la nature humaine retombe à la fin d'elle mesme; et quoiqu'il en soit, le pouvoir, l'autorité, la victoire, et le succès ne peuvent jamais manquer de relascher la morale des hommes.

Mais, lorsqu'on ne taxe point les schismatiques d'hypocrisie, leurs actions mesme les meilleures sont du moins censurées, si elles ne sont mal interprétées; et ils ne peuvent rien faire qui soit digne de loüange aux yeux des orthodoxes. Durant la persécution que les Anabaptistes essayèrent au delà de la mer, il y a plus de cent cinquante ans, un Calviniste modéré<sup>V</sup> cherchant la raison pourquoy ces gens égarés faisoient tant de prosélytes, nomme trois choses qu'il assigna comme la cause principale de ce qu'ils pervertissoient et séduisoient tant de monde; sçavoir, les continuelles citations de textes de l'Ecriture dont leurs ministres faisoient usage, le grand extérieur de sainteté qu'ils montroient, et leur constance [76 r°] en souffrant et en mourant. Par la première, dit il, ils étonnent le peuple ignorant, qui les prend pour de grands docteurs, bien qu'ils citent sans esprit, sans jugement, ou sans raison; mais il prie de considérer qu'il n'y a jamais eu aucun hérétique dans le monde qui ne se soit servi de l'Ecriture, la corrompant et luy donnant la torture pour appuyer ses blasphèmes, quelqu'éloignée qu'elle soit de prester aucun lieu à des erreurs et à des hérésies; les

quelles procèdent d'une cause toute contraire, comme dit Christ, et là il cite ces paroles de nostre Sauveur: *N'erre vous donc pas, parce que vous ne sçavez pas les Ecritures?*

Quant à la seconde chose par la quelle ils séduisent les gens simples, leur prétendüe sainteté, il prouve par quelques exemples, que c'est souvent là le caractère de faux docteurs. Pour résoudre la troisième, il leur donne la réponse de St Cyprien que j'aye rapportée cy dessus; et du reste il les traite avec compassion et mépris. Les Catholiques Romains en ont fait autant aux Huguenots. Les Réformés, dirent ils, ne parloient que de la Bible et la citoient continuellement; ils étoient contre la danse, contre les beaux habits, contre la fréquentation des cabarets, etc, et plusieurs d'eux souffroient avec constance pour leur religion; comme les difficultés étoient les mesmes, ainsi le furent les réponses. Il y a d'autres païs, et mesme de Protestants où la manière dont les orthodoxes en ont usé avec les schismatiques n'a pas été fort dissemblable de celle que je viens d'exposer. N'est -il pas déplorable que les Protestants soient forcés de faire usage des mesmes arguments contre leurs schismatiques, que les Papistes ont auparavant employés contre les Protestants et que tant de théologiens réformés ont réfuté si souvent et avec tant de succès.

Il est donc évident qu'il n'y a point de marque caractéristique pour distinguer et connoître une vraye Eglise d'une fausse. Les arguments pour la tolérance ou pour la persécution, selon que l'occasion le demande, sont les mesmes dans l'une et dans l'autre. Pareillement dans la conduite des Eglises nationales envers ceux qui s'écartent de leurs sentiments, les païs ne diffèrent que peu. Le langage et les actions se ressemblent beaucoup dans toute la chrétienté. Les schismatiques rejettent toute autorité humaine, citent l'Ecriture, parlent de la raison, et demandent la [76 v°] tolérance; les orthodoxes insistent sur leurs prérogative d'ancienneté, sur la punition des hérétiques, et demandent l'assistance du bras séculier. Toutes les fois que les schismatiques rendent leur opinion nationale, ils sont orthodoxes, et traitent tous les autres innovateurs, comme ils ont été traités auparavant.

Tout le monde sçait les cris sincères que les françoys Protestants poussèrent après la tolérance dans leur dernière persécution; ils se fussent contentés d'une simple connivence, ils se fussent soumis à des peines pécuniaires et à tout ce qu'on auroit voulu, pour sauver leur vie et leurs biens sans renoncer à leur religion. Cependant quelques uns d'eux qui échappèrent aux dragons, et regardèrent comme un bonheur de devenir fugitifs et réfugiés dans des païs étrangers, en changeant de situation perdirent immédiatement leur esprit de tolérance; et un surtout<sup>W</sup>, qui a fait beaucoup parler de luy<sup>X</sup> pour certaine prophétie, aussitost qu'il fut établi dans une grande ville de Hollande<sup>Y</sup>, prescha ouvertement la persécution et y excita le pouvoir civil avec grande violence, non seulement contre les Sociniens, mais aussi contre les Arminiens, autrement appelés Remonstrants, dont le nombre est considérable dans cette ville.

Il dit aux magistrats, Qu'il étoit de leur devoir d'extirper l'hérésie et l'infidélité, Que la vraye Eglise ne pouvoit fleurir sans le secours de l'arme séculière, et que le christianisme luy mesme ne se fut jamais répandu comme il a fait, si les Empereurs chrétiens et d'autres princes n'en eussent favorisé la propagation, en détruisant les idoles des payens, en opprimant leurs prestres, et en démolissant leurs temples. Je laisse mon lecteur à juger, quel service a dû rendre ce langage dans la bouche d'un réfugié, à des frères qu'il avoit laissés dans la peine. Ce qui est vray en Hollande, doit l'estre en France.

Il est incroyable combien toutes les Eglises et tous les prestres ont emprunté les uns des autres. Les Pères de la primitive Eglise eux memes apprirent la persécution, et à la justifier, des Juifs et des payens. J'ay dit plus d'une fois que les payens avoient une pitoyable et méprisable théologie; cependant Celse, Symmaque, Porphyre, Hiéroclès, et d'autres orateurs et philosophes qui écrivirent pour la deffense de leur Eglise nationale et établie, et contre les [77 r°] innovations de l'Evangile, ont traité les chrétiens avec aussi peu d'égarde et de cérémonie, qu'un fier rigoriste pourroit traiter un joly chanteur d'Israel, un Prophète françois, ou quelque enthousiaste des plus insensés; Un de ceux que je viens de nommer, et qui étoit grand courtisan, avoit composé un livre contre le christianisme, auquel Lactance a répondu, mais selon le Dr Cave<sup>Z</sup>, fort foiblement. Toutefois l'idée générale qu'en donne un Père mérite d'estre lüe.

*Il professoit (ce sont les paroles de Lactanc<sup>AA</sup>) que par dessus toutes choses, il étoit du devoir d'un philosophe, d'aider les hommes à sortir de leurs erreurs, et de les remettre dans le bon chemin, qui est le culte des Dieux, par la grandeur et la majesté desquels (disoit il) le monde est gouverné; et de ne pas souffrir que les ignorants fussent séduits par les impostures de quelques hommes. Que par conséquent il avoit pris sur luy cet office digne de la philosophie, de présenter la lumière de la sagesse aux yeux de ceux qui étoient dans les ténèbres, non seulement afin qu'en adorant les Dieux, ils pussent se remettre l'esprit sain, mais aussi qu'en quittant leur obstination outrée, ils pussent éviter les tourments du corps, et ne pas préférer d'endurer les plus cruels déchirements de leurs membres pour rien. Mais que pour faire connoître ce qui luy avoit fait prendre la peine de composer cet ouvrage, il alloit célébrer les loüanges des princes dont la piété et la providence (ainsi l'appeloit il) avoient, comme dans toutes les autres affaires humaines, le plus brillé en deffendant la religion de leurs Dieux; Qu'enfin un tel soin intéressoit tout le genre humain, afin que la superstition, qui est chose impie et ne convient qu'à de vieilles radoteuses<sup>BB</sup>, étant bannie, tout l'univers fût réuni dans le vray culte des Dieux, et participant de leur miséricorde.*

Je ne m'arrestera point à examiner, par combien de flatteurs des tyrans ardents à la persécution, ce payen a été copié dans les derniers temps. Je sçay seulement que ce que je viens de citer, avec peu de changement auroit pû servir à un membre de l'Académie, dans ses harangues au grand monarque, après qu'il eut extirpé le schisme. Mais le principal usage que je veux faire de tout cela, c'est de montrer la possibilité, Que les Eglises nationales traitent leurs supérieurs avec mépris; [77 v°] Que ce n'est pas une chose nouvelle aux persécuteurs de prendre pour prétexte le bien de l'ame des hommes et leur bonheur général; et Qu'il n'y a point d'absurdité si monstrueuse dans le culte public ou dans les opinions établies, qu'elle puisse retenir ceux qui en sont les partisans d'insulter et de prendre des airs de supériorité sur les schismatiques, quelque raisonnables et solides que soient leurs principes.

Je suis bien trompé si une sérieuse réflexion sur ce qui a été dit jusqu'icy, ne fournira pas aux gens qui pensent plusieurs arguments pour la tolérance. Il n'y a rien à rabattre de ce que j'ay dit en commençant ce chapitre, scavoir, Que le schisme, là où il est souffert une fois, ne peut estre extirpé que par une amputation totale des membres qui en sont infestés, et par une cruauté stable, soutenue avec zèle, sans pitié ou sans remords. Pour faire voir que ce n'est pas là une opinion qui me soit particulière, écoutons un des auteurs les plus polis du siècle<sup>CC</sup>. Rien, dit il, n'est plus ridicule, eu égard à la politique, ou si faux et si odieux eu égard à l'humanité commune, qu'une modérée et demy persécution; elle ne fait qu'irriter le mal, elle excite la



*mauvaise humeur du genre humain, allume les esprits violents, inspire l'indignation aux spectateurs, et sème la graine du schisme dans le sein des hommes. Une persécution déterminée et impudente ne laisse pas le temps ou la liberté à ces maladies de s'engendrer, ou aux mauvaises humeurs de s'amasser. Elle fait la besogne tout d'un coup, par l'extirpation, le bannissement, ou le massacre; et de mesme que par un coup hardy en chirurgie, elle expédie par une prompte amputation ce qu'une main maladroite auroit empiré, à la perpétuelle souffrance et misère du patient.*

En Italie, en Espagne, au Portugal, où un hérétique est perdu dès qu'il montre le nez, et où l'Eglise a un pouvoir particulier, appuyé du gouvernement, de pénétrer dans la conscience d'un homme avant qu'il ouvre la bouche; et de le punir de ce que le Saint Office imaginera qu'il pense, une étroite conformité dans la manière du culte, dès qu'elle est une fois établie, peut estre maintenue sans beaucoup d'effusion de sang; autrement elle ne peut jamais estre procurée que par le remède prescrit, c'est-à-dire, la dernière violence et barbarie.

Il est donc évident que la méthode présentement en usage parmy les Eglises Protestantes pour détruire le schisme, est fausse; que leurs efforts sont superflus, [78 r°] et aussi peu propres à réussir, que le seroit le travail d'un homme qui pour en faire un autre son amy, l'accableroit de calomnies, et ne perdrait pas une occasion de le tourmenter. Les hardys réformateurs qui pouvoient dominer un Etat, ne sont plus. Les temps sont devenus plus éclairés, et la bigoterie est maintenant une chose rare dans les princes. Le clergé réformé a perdu sa force par ses propres actions et par sa propre conduite. Les hommes ne font que s'exposer, en menaçant de ce que tout le monde sçait qu'ils ne sçauoient exécuter. Le raisonnement, la bonne humeur, et les persuasions sont plus propres à convaincre les hommes et à les tirer de leurs erreurs, que les menaces sans pouvoir. *Les simples menaces*<sup>DD</sup>, dit le savant gentilhomme que je viens de citer, *sans le pouvoir de l'exécution, ne font qu'aigrir et provoquer. Ceux qui sont maitres des armes charnelles aussi bien que des spirituelles, peuvent les appliquer comme ils veulent, et dans la proportion qu'ils jugent nécessaires. Mais lorsque le magistrat est fermement résolu de réserver ses faisceaux pour son propre ressort, et qu'il a le soin de ne point laisser les instruments mortifères en d'autres mains, c'est en vain que les guides spirituels prennent des airs de maitres. Il ne peut donc leur convenir de secoüer de telles armes, que quand ils ont assez de force pour faire que le magistrat leur résigne son office, et devienne un prévost ou exécuteur, à leur service.*

Mais le plus grand argument pour la tolérance, est que les différentes opinons ne peuvent estre d'aucun préjudice, pourvû que l'on tienne tous les ecclésiastiques dans la crainte, et qu'ils ne soient pas plus indépendants de l'Etat que les laïques; au lieu que les calamités qui peuvent s'ensuivre de la persécution sont infinies. Je n'ignore pas les maux que l'on peut appréhender d'une tolérance excessive, accompagnée ou peut estre provenante d'une nonchalance dans le gouvernement; mais cela doit estre évité autant que la persécution. D'ailleurs, quand je parle pour la tolérance des différentes sectes, j'entends seulement de celles qui reconnoitront que le gouvernement est l'autorité supreme sur la terre, et dans l'Eglise et dans l'Etat, et qui n'ont point d'autre maitre au dehors qui puisse les faire complotter contre nostre sureté. C'est sur ce pied là que les Papistes et les Non-Jurants doivent estre exclus; mais cela étant l'affaire de l'Etat, le clergé n'a rien à y voir.

[78 v°] C'est le gouvernement et le ministère qui doivent veiller et prendre soin que le public ne reçoive aucun dommage des subtiles stratagèmes, appuyés du prétexte de religion. Je ne sçaurois m'empescher en cet endroit de songer aux perfidies innombrables des chrétiens, et à la manière exécrable dont le christianisme a été répandu par les apotres modernes. Il en coûte à la portion de l'Amérique qui a eu ce bonheur, outre des trésors immenses, de vastes Etats, et la liberté, la vie de vingt millions d'Indiens, de l'aveu mesme des Espagnols.

Le Roy de Tossa ayant demandé à un Espagnol<sup>EE</sup>, comment le Roy d'Espagne étoit devenu maitre d'une si grande étendue de terre dans les deux hémisphères, celuy cy luy répondit trop franchement, *Qu'il avoit envoyé des moines pour prescher l'Evangile chez les nations étrangères, et qu'après qu'ils eurent convertis un bon nombre de payens, il envoya des troupes, qui rejoignant avec les nouveaux chrétiens, subjuguèrent le país.* Cela estoit en train d'arriver dans le Japon, et donna un prétexte plausible aux bonzes de solliciter l'extirpation des chrétiens; ce qui a été exécuté, et a beaucoup augmenté le martyrologe<sup>FF</sup> des Jésuites, par l'industrie des quels, un grand nombre des habitants avoit déjà embrassé l'Evangile. Il est certain que les Japonais n'ont point entendu en cela leur intérêt spirituel; mais veu que ces idolatres ne connoissoient pas le vray Dieu, et qu'ils avoient devant leurs yeux un exemple instructif de nos conversions et de leurs fruits, je ne vois pas comment nous pouvons blamer leur politique, quand il ne leur restoit qu'à choisir entre une persécution active et une passive.

Si cecy est une digression, j'espère qu'elle ne sera pas inutile, en tant qu'elle nous représente la nécessité dans la quelle sont tous les gouvernements de se précautionner contre toutes les machinations, qui sous les fausses apparences de piété et de dévotion, doivent entrainer la destruction de l'Etat. Je voudrois aussi qu'elle servit à convaincre le lecteur, que quand je conseille aux laïques de tenir le clergé dans la crainte, j'entends tous les ecclésiastiques et docteurs religieux en général, sans en excepter nullement les Non-conformistes. On ne doit souffrir dans aucune assemblée des discours ny mettre des prières qui ayent la moindre tendance à la sédition; c'est l'affaire d'un ministère soigneux de veiller à ces choses, et le moindre conventicule ne doit point estre négligé. Quand les laïques, qui ne sçauroient s'accomoder de la doctrine ou des rites d'une [79 r°] Eglise établie par la loy, jöüissent en entier de leur droit de naissance, et de toutes les immunités, de tous les privilèges temporels en commun avec les autres sujets; ils ne doivent pas, quant aux matières spirituelles, demander davantage, que de pouvoir penser ce qu'il leur plait, que de servir Dieu à leur façon sans estre troublés, que d'élever leurs enfants à leur mode et de les faire instruire par des docteurs à leur choix, et que d'avoir la liberté de bâtir des maisons pour le culte divin, quand et où ils le jugent à propos. S'ils font des demandes au delà, que nul laïque ne feroit de luy mesme, ils doivent estre refusés et réprimandés, et leurs docteurs qui les y ont incités, chatiés.

Un bon gouvernement dans tous les país a de la déférence pour l'Eglise nationale, et la liberté de conscience ne doit point courir sur les brisées de ses justes droits. Les temples et les écoles publiques doivent luy estre consacrés, et leurs revenus en sont deus incontestablement à ceux qui enseignent sa doctrine. Si l'on objecte que par le portrait que j'ay fait du caractère du clergé en général, il doit nécessairement s'ensuire, que là où il y a une si grande tolérance, les Non-conformistes empietteront sur l'Eglise nationale, et ce cesseront jamais de la miner; et que ce qui a été peut estre encore, je répondray dans l'instant que cela

ne s'est jamais fait ny ne peut se faire, à moins que les laïques ne se joignent à leur clergé pour faire le mal, et c'est ce que je voudrois empêcher.

C'est à détourner les hommes de cela, que je travaille. Si les laïques eussent refusé d'abattre le temple persan, quand Abdas le leur commanda, les chrétiens auroient prévenu une cruelle persécution. L'affaire des gens d'Eglise est de nous enseigner nos divers devoirs envers Dieu et envers l'homme, de nous assister dans toutes les œuvres du culte religieux, et de nous indiquer la voye du salut; toutes les fois qu'ils nous parlent d'autres matières par forme d'instruction, ils excèdent leur commission. Mais si jamais ils vouloient nous persuader ou nous exhorter à quelque chose qui puisse estre destructif de la tranquillité publique, ou diminuer l'autorité du gouvernement et la concorde mutuelle, nous devons immédiatement les planter là, ou nous résoudre d'estre sourds à toutes les saillies d'esprit ou d'éloquence qui pourroient nous charmer ou nous séduire.

Une fois pour tout, l'Evangile nous enseigne l'obéissance aux supérieurs et la charité [79 v°] envers tous les hommes; et si ses ministres veulent, au péril de leur propre damnation, prescher séditieusement et estre les trompettes de la rébellion, ce n'est pas nostre faute. Mais il est en nostre pouvoir de ne les point écouter, ou de les mépriser comme ils méritent. Et quelle folie que de prester l'oreille au chant de la syrène, quand elle élève la voix pour nostre destruction? Les guerres civiles peuvent commencer dans la chaire, mais n'y sont pas décidées. Toutes les pertes et toutes les calamités dont elles sont cause, tombent sur le peuple. Le clergé peut sonner les combats, mais c'est aux laïques à le vuider. Il est inutile pareillement de s'informer dans quel principe est le clergé, s'il tient à l'Eglise nationale ou à une tolérée, quand une fois ces messieurs sont enflammés. En France on a vû en moins de deux ans les mesmes gens prescher et soutenir la légitimité de tuer les princes hérétiques, et l'obéissance passive. Quiconque est ouvertement de mauvaise foy, ne sçauroit demander que nous le croyions; et tous ceux qui sont pour la doctrine de l'obéissance passive aux puissances civiles, comme étant un principe du christianisme, ne se mettront jamais en œuvre pour la blesser.

La différence dans les principes du clergé n'est pas si grande qu'on s'imagine et il ne sert de rien aux laïques de les connoître quand une fois ils viennent à combattre pour luy; car quand la moitié d'une nation est massacrée par une fureur mutuelle, les restes désolés trouveront peu de consolation à sçavoir quel party a commencé la querelle. Il y a encore des témoins oculaires vivants de nos infortunes passées et des désordres occasionnés par nos broüilleries intestines; puisse l'avenir n'en voir plus d'autres! mais tachons de les oublier, et que jamais plume ne s'employe à éclaircir l'incertitude de leurs causes. Nous pouvons, en bonne discipline, et moins tristement apprendre la sagesse de la folie de nos voisins.

Plusieurs personnes trouveront imprudent que je n'aye pas fini plus tost ce chapitre, mais un lecteur aussi calme que moy, aura la patience de lire encore deux ou trois bribes d'histoire, qui ne sont point étrangères à nostre dessein.

Les Sauteries de Macon sont<sup>GG</sup> très fameuses en France, et ont été rapportées par plus d'auteurs que les cruautés de Tibère dans l'isle de Caprée<sup>HH</sup>. Le lieu dont je parle est une ville sur la Saone dans le duché de Bourgogne. Les [80 r°] Huguenots<sup>II</sup> dans les guerres de religion s'en rendirent maitres par force en l'année 1562, brisèrent les images des Eglises, et y abolirent la religion Romaine. Ils la prirent dans le mois de May, et elle fut reprise dans celui d'Aoust par les Catholiques Romains. Pendant ce court espace de temps, il s'y

étoit amassé de grandes sommes d'argent. Elle fut saccagée et pillée, l'exercice de la religion Romaine fut rétabli; et les prestres et moines avec leurs putains, dont ils avoient en abondance, rentrèrent dans leur premier état. Pour mettre le comble aux infortunes des réformés, le gouvernement en fut donné à St Poinct, homme d'un tempérament cruel et sanguinaire, qui pour sa récréation, après qu'il avoit régalé les dames, avoit accoutumé de demander si la farce, qu'il appelloit la farce de St Poinct, étoit preste à jouer. C'étoit, pour ainsi dire, le mot du guet, par le quel ses gens étoient avertis d'amener un ou deux prisonniers et quelquefois davantage qu'ils faisoient avancer sur le pont de la Saone; et quand ils étoient arrivés avec leurs femmes, après leur avoit fait quelques questions gentilles et plaisantes, il ordonnoit qu'on les jettat la teste la première dans la rivière, où ils étoient noyés. C'étoit aussi une chose ordinaire que de donner de fausses allarmes, et sous ce prétexte de faire passer par les armes quelque prisonnier ou quelqu'autre de la religion réformée, en l'accusant d'avoir eu dessein de trahir la ville.

Les Huguenots peut estre pourroient se flatter de l'idée que (comme cecy a été fait par des Papistes) les Protestants ne seront point capables de telles énormités, si l'histoire ne leur apprenoit le traitement barbare que la garnison de Montbrisson<sup>JJ</sup>, qui après avoir rendu la ville par composition s'étoit retirée dans le chateau, essuya d'un général Protestant<sup>KK</sup>, le quel se divertissoit à voir précipiter des misérables soldats. Ils étoient amenés sur la plateforme au dessus de la tour, et ceux qui n'avoient pas le courage de se précipiter eux mesmes, étoient précipités la teste la première; et pas mesme leur chef, le brave Moncelas, ne fut épargné. Il est aussi rapporté que [80 v°] les soldats du Baron Des Adrests aussi barbares que leur général, recevoient avec des acclamations et des cris horribles ceux qui étoient jettés du haut de la tour sur les pointes de leurs piques et hallebardes.

Cela se fit contre une capitulation solennelle, et toute l'excuse que l'on donna de ce violement de la foy publique, fut ce qui, après la première marque de mauvaise volonté de part ou d'autre, devient immédiatement le prétexte commun dans toutes les guerres civiles de ce qu'on appelle représailles. Le Baron dit que ce qu'il avoit fait, étoit pour vanger en partie les barbaries qui avoient été commises après le sac d'Orange. Cette ville, à la vérité, avoit été le théâtre d'une cruauté triomphante et achevée; car tous ceux qui eurent le malheur de survivre à la première fureur et d'échapper au massacre général, furent réservés à des tourments recherchés et aux plus honteuses mutilations. La barbarie qu'on y exerça fut si ingénieuse, que pour faire voir par forme d'emblesme, que les querelles étoient des querelles de religion, plusieurs Protestants des deux sexes furent jettés dans les flammes, lardés de lambeaux de papier qui avoient été déchirés des Bibles de Genève.

Ce sont quelques uns des fruits, entre beaucoup d'autres, que l'on peut receüillir des querelles de religion, et les effets certains et indubitables des discours intempérés des prestres séditieux d'un et d'autre costé, qui, s'ils sont écoutés des laïques, ne peuvent jamais manquer de les plonger dans des guerres civiles. Que n'ay je assez d'habileté et d'éloquence pour les décrire dans toute leur horreur et étendue, et pour inspirer à mes lecteurs l'aversion nécessaire pour qu'ils se tiennent en garde contre les moindres approches, et tremblent aux apparences les plus éloignées de ces temps malheureux, où tout négoce et tout commerce sont morts, et aucune marchandise n'a de valeur que celle qui peut estre employée à la destruction de son propre païs; où les biens et la propriété sont précaires, et rien n'est certain que la ruine et la dévastation; où tous les arts et

toutes les sciences languissent et sont relégués par la grossièreté et la barbarie; et où nul esprit, [81 r°] nul talent n'est applaudi, que celui qui enseigne aux hommes d'estre inhumains, jusqu'à ce qu'enfin la dernière barbarie et les cruautés les plus raffinées deviennent le divertissement des personnes le plus polies.